

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 6 (1868)

**Heft:** 13

**Rubrik:** [Lettre de lecteur]

**Autor:** [s.n.]

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.  
Pour l'étranger : le port en sus.

Lausanne, le 27 mars 1868.

Non, mon cher lecteur, je ne me suis point noyé l'autre jour, par la bonne raison que je ne me suis pas jeté à l'eau. Tout en m'acheminant du côté du lac, j'ai réfléchi qu'il était plus prudent de terminer ce que j'avais à dire avant de mourir, qu'il serait peut-être difficile de le faire après être mort, et que je courrais trop de chances de ne rencontrer personne sur mon chemin par le temps froid qu'il fait.

Je suis donc revenu sur mes pas, j'ai repris ma plume, et voici la fin de ma petite histoire :

Après avoir lu la citation empruntée par la *Gazette de Lausanne* à la *Feuille fédérale*, j'ai été pris d'une envie folle de lire en entier le rapport de M. Kinkel sur notre Exposition des Beaux-Arts à Paris. J'ai eu assez de peine à me procurer l'estimable feuille, mais il m'en a fallu bien davantage encore pour déchiffrer et pour comprendre le déplorable langage qu'elle sert à ses dociles abonnés ! La Suisse française n'entre-t-elle donc pas pour une assez belle part de bons écus comptant dans ce budget fédéral, pour que l'on ne puisse lui payer, en retour, un traducteur avouable ? Qu'attend-on de ce burlesque mélange de patois et d'allemand ? Quel bénéfice y a-t-il à désfigurer une langue que nous ne parlons pas trop correctement déjà ? Que l'on me montre à cela un avantage quelconque, je m'inclinerai et je me tairai.

Mais ce n'est pas tout : Le rapport allemand, incontestablement mauvais dans sa forme française, vaut-il mieux qu'elle pour le fond ? Je voudrais pouvoir l'affirmer, mais tous ceux qui ont eu la patience de le lire d'un bout à l'autre se moqueraient de moi. Je suis forcé de l'avouer, il est long ; il m'a paru diffus, vide et superficiel, par-dessus le marché. Il abonde, en effet, en descriptions et en détails puérils, en phrases qui doivent très bien sonner en allemand, mais qui ont, à mon sens, le tort de ne pas vouloir dire grand chose.

« La critique est aisée.... » a dit le grand Boileau. Eh bien ! le grand Boileau s'est trompé : la critique est, au contraire, difficile, très difficile, quand on la veut telle qu'elle doit être : ferme, loyale, équitable, éclairée. Elle doit s'appuyer sur les grandes règles et sur les principes fondamentaux de l'art ; elle exige des connaissances étendues sur les tendances des écoles des différents pays et des

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteuro vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

differentes époques ; elle demande, en outre, du tact, de la perspicacité, de la délicatesse et du courage.

L'article incriminé révèle-t-il ces qualités chez son auteur ? C'est ce que nous allons examiner, si vous le voulez bien :

Voici, en manière d'introduction, une comparaison entre la Suisse, la Bavière, la Belgique et les Pays-Bas, comparaison relative au nombre d'articles ou de numéros fournis par chacun de ces Etats.

Passons !

Voici la description du bâtiment qui abritait notre Exposition des Beaux-Arts, je cite : « L'annexe se présente sous la forme d'une halle allongée ; elle s'ouvre sur le parc au moyen de portiques qui font saillie sur la façade principale. Le portique du milieu seul est ouvert, les deux portiques latéraux forment des niches dans lesquelles se trouvent placées sur un fond doré les statues allégoriques en plâtre de la sculpture et de la peinture. On arrive sous le portique du milieu par un escalier en ciment qui a parfaitement résisté aux six mois de l'exposition. Ce portique est divisé en différentes entrées par des colonnes qui supportent un fronton en bois. La charpente est peinte en rouge, les colonnes en bleu ; toutefois, à leur base, elles le sont en violet foncé, les murs le sont en gris bleu ; sur ces derniers sont naturellement représentées en gris clair les armoiries des différents cantons de la Confédération . . . . .

Pas un mot du style de ce bâtiment ! pas un trait qui fasse allusion à l'aspect très convenable de son ensemble ! pas le plus petit encouragement à l'architecte qui a tiré bon parti des ressources relativement modestes dont il pouvait disposer ! Rien ! si ce n'est une critique amère de la disposition des portes, qui laissaient pénétrer à l'intérieur, lors de la visite de M. Kinkel, un « vent froid et humide » qui paraît lui avoir été particulièrement désagréable.

Ces omissions et ces appréciations sont si injustes, que la rédaction de la *Feuille fédérale* croit devoir protester. Elle le fait dans une note pleine de sens, malheureusement burlesque en français, dans laquelle elle en appelle du jugement de M. Kinkel, aux jugements portés sur le sujet par MM. *Maxime du Camp*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, et *Pfauf*, dans la *Gazette d'Augsbourg*.

Mais je passe !

Voici une longue tirade contre le livret : « C'est un travail très pénible que celui de chercher dans ce catalogue chaque pays et dans celui-ci les numéros des cinq différents groupes des œuvres d'art ; nous passons sous silence les quiproquos nombreux et souvent très comiques auxquels donne lieu ce mode compliqué. » Grand travail et grande peine, en vérité, que de chercher dans un livre un chiffre correspondant à celui que l'on a devant les yeux !

Mais voici qui est plus grave : L'auteur s'étonne que Calame n'ait pas exposé ; ignore-t-il donc que Calame est mort depuis quatre ans et que les œuvres des artistes morts ne figuraient pas et ne pouvaient figurer dans une exposition destinée aux ouvrages des peintres vivants ?

Et voulez-vous savoir comment M. Kinkel juge une statue ? Ecoutez : « M. Véla a exposé la *remarquable statue de Napoléon* quelques instants avant sa mort ; cette statue, de grandeur naturelle, est placée dans le vestibule à l'entrée des salons italiens, et elle y attire du matin au soir la foule des visiteurs. Elle a été exécutée à Turin en 1866, évidemment en vue de l'exposition ; son effet est tel, elle a fait une telle sensation que non-seulement elle a obtenu *le premier prix*, mais qu'elle a été achetée par le gouvernement français ; » et plus loin : « C'est en effet une œuvre remarquable tant sous le rapport de la conception que sous celui de l'exécution. » Vous vous attendez à une énumération détaillée, raisonnée, des beautés du chef-d'œuvre, et vous trouvez quoi ?... la description suivante ; « Napoléon est assis dans un fauteuil, un coussin au dos ; la chemise à jabots plissés est entr'ouverte et découvre une partie de la poitrine ; Napoléon porte sur la chemise une robe de chambre à grand dessin, une *couverte* (textuel) en flanelle couvre le bas du corps et les pieds ; ces derniers reposent sur un coussin brodé. La main gauche légèrement fermée est posée sur une carte de l'Europe, taillée dans le marbre ; les différents pays y sont représentés en relief de l'épaisseur d'une feuille de papier . . . . . »

De l'ensemble, des proportions, du modelé, du rendu, de la manière, du style, du goût, rien, on ne nous dit rien ! Si, je me trompe, « la statue produit un effet émouvant et saisissant au point de vue pathologique ; » tout juste ce que dirait, plus agréablement toutefois, un bon bourgeois de Paris, en visitant une galerie de figures de cire !

M. Kinkel est-il plus heureux ou plus adroit quand il parle d'un tableau ?

Que dit-il de Benjamin Vautier, par exemple ? Il constate, j'en conviens, le succès populaire de ses œuvres, mais il ajoute bien vite que ses tableaux sont *bien au-dessous de la grandeur naturelle*. Puis vient la description de *courtiers et paysans*, une toile exquise, dans laquelle le critique ne trouve à vanter que *trois têtes d'un naturel frappant*. Toujours le bourgeois de Paris ! Quant à la *Traversée*, le sujet « en est encore plus attrayant que le précédent, mais il n'est pas d'une meilleure facture. »

Peste, Monsieur ! vous n'y allez pas de main morte et, sous couleur de flatter votre monde, vous ne nous entendez pas mal à ce que nous appelons en français l'erreintement ! Ce que vous nous gardez bien de dire, c'est que Vautier possède un dessin fin et correct, qu'il connaît à fond la physionomie humaine, qu'il excelle à en exprimer les nuances délicates et fugitives, que sans jamais tomber dans le réalisme trivial, il nous fait assister à des scènes profondément vraies, qui ne nous émeuvent que parce que l'artiste nous les représente avec un tact parfait. Ce que vous ne nous dites pas, Monsieur, c'est que quand un sujet est traité de cette manière, peu, fort peu importe que le cadre soit grand ou petit ! Ce que vous deviez nous dire, c'est qu'un bon peintre de genre vaut mieux qu'un mauvais peintre d'histoire, tandis que vous nous laissez penser, au contraire, qu'un artiste n'a de talent, que s'il fait des tableaux *grandeur naturelle*.

Tenez ! Le courage me manque pour poursuivre mon appréciation ! Je crois cependant m'être suffisamment expliqué pour légitimer l'étonnement que j'ai ressenti en trouvant le travail de M. Kinkel complaisamment cité par la *Gazette de Lausanne*, tandis qu'elle laissait l'excellent rapport **officiel** de Gleyre dans un outrageant demi jour.

J'ai été peiné de ce procédé, j'en ai été humilié et vexé tout à la fois, pour moi qui suis Vaudois, pour Gleyre qui est une de nos gloires, et pour la *Gazette* que je croyais plus soucieuse de notre amour-propre national.

J'ai dit

Aug. DE MOLINS.

#### Quelques mots sur notre littérature agricole.

Pour celui qui aime son pays, pour celui qui s'intéresse à son honneur et à son bien-être, au développement de ses populations, il n'y a pas d'étude plus attrayante que celle des questions si variées qui s'y rattachent.

Un écrivain genevois, justement estimé, R. Tœpfer, dit quelque part : « Après l'amour de Dieu, il n'y en a pas de plus saint que celui de la patrie. » Il résume dans ces quelques mots l'esprit qui inspirait le doyen Bridel dans ses *Etrennes helvétiques* et son *Conservateur suisse*, qui ont fait si longtemps et font encore dans maintes localités la lecture bien aimée de nos campagnards.

Aujourd'hui que tout se raffine et s'amoindrit, cette simple et forte lecture est considérée avec dédain par quelques beaux esprits du jour qui en sont à ignorer l'influence féconde qu'elle a exercé soit sur la pensée populaire, soit sur le développement des études d'histoire nationale. Leur côté le plus saillant, le plus goûté, est certainement ces récits villageois ou alpestres, point de départ de toute une littérature née depuis et qui a donné naissance à de grands et remarquables ouvrages.

Nous ne voulons pas nous occuper ici de cette littérature, de cet art, de cette science alpestre qui